qui ne les payaient qu'en belles promesses. L'homme traînait dans une voiture à bras les épaves du mobilier, dont un brocanteur n'aurait pas voulu pour rien ; la femme suivait, portant son petit garçon, tirant sa fille par la main, et ils émigraient ailleurs, passant toujours d'une mansarde étroite et sans air à quelque plus malsaine et plus étroite encore, d'une rue sombre à une ruelle obscure, descendant un par un les échelons de la misère. Ils descendirent ainsi jusqu'au fond du gouffre ; mais la petite Charlotte fut sauvée à temps par une arrière cousine de sa mère, une vieille fille, vivant seule, d'un petit commerce de parfumerie, qui s'éprit de la tête blonde et des grands yeux del'enfant et demanda aux parents de la prendre avec elle.

Le père devint ivrogne et fut tué, une nuit, dans une rixe de cabaret. Le petit frère, pauvre victime, mourut d'une fluxion de poitrine.

—Comme il tousse, vot'petit, disaient les voisines à la mère.

—Bah ! répondait-elle, ce n'est rien, un rhume.

Quand à elle, on ne peut raconter les derniers temps de sa vie, l'hôpital fut sa dernière étape.

—Comme c'est beau, chez vous ! comme c'est propre ! s'était écriée la petite le jour où la vieille cousine l'avait introduite dans sa boutique de parfumerie.

C'était pourtant une bien modeste boutique, mais aux yeux de l'enfant c'était un palais en comparaison du taudis qu'elle venait de quitter. Elle avait à peine sept ans ; le passé de son enfance était encore effaçable. Il ne lui en resta bientôt plus qu'un très vague souvenir qui alla toujours s'amoindrissant au fur et à mesure qu'elle grandit.

Dans les ténèbres de cet oubli deux circonstances seulement restèrent toujours en lumière ; la mort de son père et celle de sa mère survenues à quelques mois seulement d'intervalle.

Elle n'avait pleuré qu'en apprenant la mort de son petit frère.

La vieille cousine adorait sa petite Charlotte : elle en avait fait son enfant d'adoption. C'était une très honnête personne, d'un grand bon sens et de plus ce que l'on appelle dans le peuple "un cœur d'or." La malheureuse était bossue et cette difformité l'avait condamnée au célibat malgré les belles qualités morales qui auraient fait d'elle la meilleure des épouses et des mères.

Dès huit ans, elle envoya Charlotte à une petite école du quartier. La petite partait le matin, son panier d'osier sous le bras ; les pages de ses livres étaient toujours pleines de ces vignettes coloriées qui servent d'étiquettes à la plupart des produits de la parfumerie.

Les distributions qu'elle faisait de ces images lui avaient attiré l'amitié de toutes ses petites camarades. Très intelligente, elle apprenait vite et bien et elle apportait au travail d'autant plus d'application que sa jeune vanité, déjà très développée, trouvait un aliment dans les petits succès d'école qui valaient la croix ou le ruban de sagesse croisé sur le corsage.

Quand elle eut douze ou quatorze ans, la cousine la garda près d'elle.

Le grand plaisir de Charlotte était de ranger dans les vitrines tout l'achalandage de la boutique, les cosmétiques, les pots de pommade, les flacons d'odeur, les peignes de fausse écaille et tous les menus objets de parure, brochés et boucles d'oreilles, boucles de ceinture et cravates de soie, dont la vente complète le commerce de la parfumerie.

A vendre à toutes les fillettes du quartier les ingrédients de la coquetterie féminine, l'instinct des élégances s'était éveillé en elle. Remarquablement jolie, elle se rendait compte de sa beauté, la soignait et la parait avec une constante préoccupation de la symétrie de sa coiffure blonde, de la netteté de ses mains blanches et lisses et du poli de ses ongles en amande, qui l'absorbait en soins minutieux de toilette. Elle avait dix huit ans lorsqu'une pleurésie enleva en quelques jours la pauvre bossue. Elle laissait pour tout héritage à son enfant d'adoption son fonds de parfumerie. Charlotte était trop jeune pour l'exploiter elle même. Il y avait quelques dettes. Un huissier de la rue du Temple se chargea de liquider les affaires et il les *liquida* si bien que ce fut comme la fonte d'un morceau de sucre dans l'eau. Seule au monde, n'ayant devant elle que quelques centaines de francs force fut bien à Charlotte Gibert de chercher où gagner sa vie. Grâce au patronage d'une ancienne cliente de la parfumerie, cette brunette sémillante que nous avons déjà vue avec elle à la sortie de l'atelier, Charlotte entra comme ouvrière chez un plumassier de la rue de la Verrerie.

Jeune et jolie, elle se fût trouvée bien exposée et aurait peut-être suivi